

L'ELVIRE DE LAMARTINE

Elle était un peu oubliée. L'ombre qui tombe du passé...

Elvire était née à Paris, le 4 juillet 1784. Elle était fille de Sébastien-Raymond Bouchaud...

Raymond Bouchaud des Héritiers appartenait à une ancienne famille de négociants de Nantes...

Dans ce roman de "Raphaël", qui est une autobiographie, et dont les beautés littéraires sont rappelés par J.-J. Rousseau...

Comment s'étonner après cela de ses erreurs biographiques ? Il y avait mauvaise grâce à les relever avec soin.

En 1804, Julie, qui avait passé le temps de la Terreur à Nantes, puis avait reçu à Paris une éducation brillante, fut mariée à un homme de talent et dont la science était appréciée par l'Empereur...

Lamartine, dont la jeunesse avait été tour à tour songeuse et ardent, puis voyageuse et mondaine, qui avait mené la vie d'un jeune gentilhomme campagnard...

Lamartine, dont la jeunesse avait été tour à tour songeuse et ardent, puis voyageuse et mondaine, qui avait mené la vie d'un jeune gentilhomme campagnard...

Lamartine, dont la jeunesse avait été tour à tour songeuse et ardent, puis voyageuse et mondaine, qui avait mené la vie d'un jeune gentilhomme campagnard...

Lamartine, dont la jeunesse avait été tour à tour songeuse et ardent, puis voyageuse et mondaine, qui avait mené la vie d'un jeune gentilhomme campagnard...

par les soins de son médecin. le docteur Pascal, dans la même demeure que Julie, et dans une chambre qui était voisine de la sienne. Leurs fenêtres s'ouvraient sur le même balcon ; aux mêmes heures ils contemplanent le paysage magnifique qui se déroulait devant eux, et dont le prestige devait pénétrer à jamais l'imagination du poète.

Ainsi commença cette passion qui semble avoir été surtout idéaliste et mystique. Pendant de longs mois, jusqu'à la fin de septembre, Julie et Lamartine vécurent à Aix. Mais il fallut que Julie revint à Paris, et que le poète, désargenté d'ailleurs, regardât son logis bourgeois avec un dégoût et un dédain de son ami mère, et à l'aide de son ami Aymon de Virieu, il put, trois mois plus tard, revenir à Paris. Logé à l'hôtel de Richelieu, chez Aymon de Virieu, en une petite chambrette obscure, il vivait en solitaire amoureux, attendant chaque jour avec impatience les heures qui le rapprochaient de Mme Charles. Il sortait avec elle parfois dans l'après-midi, et le soir il la retrouvait dans son salon de l'Institut, où il l'avait revue le soir de son retour à Paris.

Au printemps, ils allèrent tous deux errer dans ces environs de Paris que Musset plus tard devait aimer. Julie était plus souffrante que jamais, et ses forces diminuaient visiblement. Lamartine, fatigué, malade, et toujours géant, dut quitter encore Paris. Il vécut, des semaines moroses et attristées, auprès des siens, courant la montagne, ou s'enfonçant dans la lecture des poètes. Son seul souci était d'écrire à Julie et d'attendre les lettres qu'elle lui adressait de Virieu. Il revint en septembre à Aix. Il y apprit avec désespoir qu'elle ne venait pas le retrouver : ce n'était pas seulement parce qu'elle était terrassée par le mal qu'elle n'avait pu se lever, mais parce qu'elle se sentait plus de sa vieillesse que de sa jeunesse.

Le 18 décembre 1817, Elvire mourut. Ce ne fut que quelques jours après que Lamartine apprit, par Amédée de Paraveal, l'horrible nouvelle. "Il erra comme un fou dans les bois d'Ironville, pendant trois jours et trois nuits." Quand il revint à Milly, il écrivit les stances immortelles sur le crocifix qu'avait étreint en expirant sa malheureuse amie.

Certes, il y a quelque impudeur, peut-être, à fouiller ainsi le passé d'une amoureuse, et l'on peut pour d'autres qu'Elvire regretter que l'on écarte les plus drapés châtiment par un poète sur une mémoire qui lui était chère. Pourquoi mentir un beau souvenir, lui ôter sa grâce, lui ravir son parfum, lui arracher sa couronne de fleurs ?

De moins la pitié attendrie de M. L. Séché n'a pas terni la pureté de Julie : il s'est efforcé de prouver qu'il n'y eut entre elle et le poète des "Méditations" qu'une communion d'âmes. — Et puis Elvire ne demeurera-t-elle pas l'héroïne immaculée que consacra la poésie ?

Nous nous souvenons d'une anecdote que conta naguère un vieil ami. Lamartine dans les derniers temps de sa vie s'habillait encore comme en sa jeunesse. Il se faisait sa toilette dans une belle, dans une redingote étroite, et il avait conservé le pantalon collant à la mode de 1825. Lorsque M. de Laprade fut reçu par l'Académie française, M. de Lamartine voulut assister au début de son discours. Il vint, et l'on vit s'asseoir parmi les immortels le poète caillé et blanchi.

Or, au début de la séance et du discours de M. de Laprade, comme M. de Lamartine, ayant aspiré une prise de tabac, se penchait pour se moucher dans un foulard à carreaux, M. de Laprade se tourna vers lui et le désigna à l'illustre assemblée par cette périphrase : — Lamartine d'Elvire. —

Tout le monde sourit, sauf M. de Lamartine. — Lamartine d'Elvire — c'est ainsi que l'aveugle nommera le poète, et sans sourire ironique. Qu'importe que le nom d'Elvire soit démodé, et démodé aussi le romantisme, et les beaux vers de Lamartine démodés, un peu ? Un amour noble comme celui qu'il a chanté ne redonne pas l'affront du temps ni l'indécrotte des hommes. Ceux-ci, un jour, se rappelleront que Raphaël et Julie ont aimé, et que la vie divine du cœur qui vaut des siècles de grandeur.

Condamnés à mort. Varsovie, 15 avril. — Trois ouvriers accusés d'avoir blessé un agent de police pendant les émeutes de janvier ont été condamnés à mort aujourd'hui, par un conseil de guerre.

CROQUIS MILITAIRES.

Alma, Sébastopol, Balaklava, Traktir, Palestro, Balafora, Mexico, Paesha, ces noms sonores se vous semblent-ils pas la musique d'un régiment qui passe, superbe, sous le drapeau criblé de blessures, qui flotte au vent ? Hélas ! il est passé, le régiment, il a tourné la base, derrière la colline, et la glorieuse "infanterie" arrive maintenant, lointaine et vague, mélancolique souvenir, et nous entendons déjà, sur la route où marchaient les soldats, la rumeur confuse d'une garde nationale et le battement de son tambour qui sonne le rappel à la soupe. Telle est la sensation qu'on éprouve en feuilletant le livre où le commandant Paul Boppa a recueilli les lettres du général Vanson, un Lorrain d'esprit clair et de bon sens, qui pendant sa campagne en Crimée, en Italie, au Mexique, ou en France, occupa les années de sa retraite à la création et à l'organisation du musée historique de l'Armée, à la direction du "Carnet" de la "Sablote" et à l'écriture de ses mémoires. Il mourut à Paris, dans la nuit du 16 au 17 juin 1900, laissant la mémoire très pure d'un admirable officier, d'un savant et d'un homme de bien.

Ses premières lettres, datées de 1854, ont une fraîcheur d'impression toute juvénile. Il parle, en fait, pour la guerre d'Orient, et fait escale d'abord à Alger, puis à Bougie. L'originalité baroque du décor oriental l'amuse sans lui inspirer un enthousiasme bien lyrique. Très jeune soldat, Vanson avait témoigné de son talent de dessinateur. L'Afrique lui inspira la couleur. Là, dit-il, le ciel est plus bleu, la verdure plus verte, le blanc plus éclatant. Il trace donc quelques croquis dignes d'un élève de Decamps : "Je suis très enchanté de la partie ancienne d'Alger, c'est-à-dire des maisons de la Casbah, qui ont conservé la physionomie arabe presque complètement. Ce sont des rues où on ne peut passer de front et qui sont presque complètement à couvert par la saillie des étages supérieurs ; de très rares fenêtres ; des portes basses donnant accès dans de petites cours ou dans de petites chambres carrées pavées en mosaïque commune, avec quelques coussins ou trônent des Maures et des Arabes noirs, jaunes, de toutes couleurs, la plupart très sales, mais très pittoresques dans leurs guenilles. Dans les plus étroites de ces rues, on rencontre à peu près autant d'ânes que de fiacres dans les grandes rues de Paris."

Il traverse, sur "l'Infernal," la Méditerranée, entrevoit, à une demi-lieue, la triste Cythère, si joyeuse au bon vieux temps, regrette de ne point relâcher à Athènes, touche à Ténédos, et, bien que bon lettré, à la sagesse de ne point citer à ses parents l'hexamètre virgilien que j'ai entendu à vingt reprises marmurer par des tourterelles au front penché, à la chère lyrique byzantine. Des côtes de la Laconie et la Targète, que les falaises arides, les rochers brûlés par Apollon. Aux premiers jours d'avril, "l'Infernal" jetait l'ancre sur la plage de Galipoli, "la ville la plus torride et la plus fantastique qu'on puisse s'imaginer. Alger m'avait enchanté, mais ce n'est qu'une mascarade française à côté de ceci." Assise au bord des Dardanelles, toute blanche, en vue d'un plain gracieux, privée d'arbres, Gallipoli est, pour le voyageur venant de l'archipel, un premier décor étrangement triste de l'Orient musulman. Plus d'une fois, le vendredi, j'ai navigué, sur nos "Messageries," le long de son rivage. Ce jour-là, jour de prière et de délassement, les femmes turques, voilées et drapées d'étoffes multicolores, se tiennent éparées près de la grève ou dans le cimetière de la ville, immobiles, rêveuses, les yeux fixés sur la mer bleue, sur les cimes lointaines de l'Ida, l'oreille bercée par la ritournelle aiguë des guitares.

Le camp de Boutahir n'était point pour le jeune officier un séjour de délices. Avec la candeur de son âge, il se plaignait à ses parents de manquer de dragées et de l'absence de fiacres. Les voitures du pays, dont les roues ne sont pas évidées, sont, en grincant affreusement, "deux kilomètres à l'heure quand la machine fonctionne à vide." Il se console de ces petites misères par une revue de l'armée que passe le prince Napoléon. Il admire les manœuvres parfaites, silencieuses, des bataillons anglais, qui contrastent et font avec le laisser-aller et le bourdonnement de nos troupes d'Afrique. A la porte de l'église

grecque, il déchiffre l'épithaphe latine d'un seigneur français tué au siège de Olype. (Entre nous, on l'avait ramené de loin, ce seigneur. Je ferais quelques contre-sens. Mais n'en dites rien.) Quant aux dames de Péndroli, "celles qu'on voit ont au moins quatre-vingt dix ans."

L'armée va et vient, de campement en campement, dans la région de Varna et de Kustendjé, prend un peu de fièvre et pas mal de choléra dans les marais de la Dobroudja, sème ses maladies d'hôpital en hôpital, s'ennuie à ne point s'embarquer pour la Crimée, s'irrite de lire dans le "Times" et les journaux français les plans de campagne dont profitent les Russes. "Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne ferons jamais de campagne de Marengo avec le système actuel." Enfin, au milieu de septembre, Vanson bivouaque sous les murs d'Eupatoria, abandonné par l'ennemi. A force de ne point rencontrer de Russes, le trouper français se figure que les Russes n'existent point et que l'Empereur l'a envoyé à bas faire un petit voyage de vacances. Mais le 21 de ce même mois, il y avait des Russes à l'Alma et Vanson y devait le baptême à la fois. L'ennemi avait cru arrêter les alliés de deux à trois semaines. "Monsieur," me disait un officier anglais, avec ce petit rire des Anglais qui est intraduisible, ils ont tenu deux heures quarante et une minutes."

Le 7 octobre, il campait sous Sébastopol. Ses premières impressions relatées sur Russes sont intéressantes à noter en ce moment : "Troupes de position, dit-il, peu mobiles, donnant l'air de batailles défensives, mais tenant ferme dans une bataille défensive." Cependant, Vanson ne laisse point tourner ses lettres au procès-verbal de stratégie. Il préfère broser d'une main lestée de petits tableaux où la vie française par une de celles qui sont parties de France n'est encore arrivée vers le milieu de février. Les Anglais se battent admirablement ; ils sont "braves jusqu'à l'absurde," mais ils reculent à tout ce qui est orléanais.

Nos rotules petites paysannes se retrouvent dans leur sphère quand il s'agit d'aller très loin faire des fagots pour chauffer la marmite. Ici disparaît tout ce qui est convention et étiquette militaire. Au péril, tous les jours et partout présent, répond le sentiment habituel du sacrifice. "L'absence de bénéfice incalculable, suivant moi — écrit le jeune aide de camp — l'idée de devoir accomplir uniquement parce qu'il est le devoir, en même temps que l'apparent hasard des blessures reçues dans la tranchée, ou le projectile qui vous tue n'est pas adressé plutôt à vous qu'à un autre, fait croire à la Providence jusqu'à fatalisme."

Vanson, le lecteur doit s'en douter, fut profondément chrétien. Son frère, éducateur distingué et directeur d'une grande école, était prêtre. Tous deux sont morts. C'est pourquoi, au temps de liberté religieuse que nous traversons, le général n'a pas lieu à redouter de mon in discrète révélation.

Echos Parisiens.

Le président de la République, M. Loubet, a reçu ces jours-ci M. de Brazza chargé d'une mission d'enquête au Congo, et M. le général Dautelle, le capitaine de vaisseau Lormier, Paul Brousse, le nouveau président du conseil municipal, accompagné de M. Henri Rousselet, vice-président, et les membres du bureau de conseil : M. Lockroy, vice-président de la Chambre, qui a présenté une délégation du conseil d'administration de la fédération générale des mécaniciens, chauffeurs, électriciens des chemins de fer et de l'industrie.

M. Dubief, ministre du commerce, vient d'adresser aux inspecteurs divisionnaires du travail une circulaire destinée à appeler leur attention sur les inconvénients résultant pour les femmes de tout âge des surcharges qui leur sont parfois imposées dans les établissements industriels. Le ministre ferait une enquête approfondie sur cette question afin d'étudier les nécessités du travail avec les mesures de protection qu'il est désirable de prendre dans l'intérêt des ouvrières.

Le 5 de ce mois a eu lieu, au siège social de l'Alliance française, rue de Saint-Pères, une réunion en l'honneur du général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis. M. Gérald, député de la Charente, a traité du rôle des Français à l'exposition universelle de Saint-Louis, dont il a été commissaire général adjoint pour la section française.

Une visite officielle du général au secrétaire (ministre de la guerre) et toutes les cérémonies de l'étoquette turque, les longs feutibois, apportés par quatre grands gaillards, suivis de quatre autres grands gaillards qui

ne portent rien, le café à l'orientale, épaiss comme du chocolat (mais si exquis!) les pipes échangées instantanément des "ghiles" s'éteignant, tous les salamales de l'entrave forment encore un petit tableau de genre amusant à contempler.

Mais l'admirable armée et les braves gens ! Dans cette rude campagne d'hiver, les nouveaux régiments qui arrivent en Orient "fondent comme la neige." Les jeunes soldats encombrent vite ; les vieux résistent. On traite les vertus de caractère qui aident à endurer de telles fatigues, à rire au danger, à saluer gaillardement l'obus qui passe, à battre la semelle sur la terre glacée, pour se réchauffer. Soldats et officiers sont deux jours sans la tente, un jour dans la tranchée. Mais sur les deux jours d'abri sont encore prises douze heures de travail, souvent pendant la nuit. Quand le soldat à quelques heures de repos assurées, il s'en va, à deux lignes de camp, déterrer à coups de pioche des racines de vigne pour faire du feu, ou chercher et rapporter sur son dos les vivres de toute nature.

Personne ne fait la grimace. "Les hommes de la classe qui a fini son temps depuis le 1er janvier et qui sont retenus ici — jusqu'à la fin de la guerre — donnent l'exemple. L'armée ne demande qu'une chose, qu'elle tarde à venir : être lancée à l'assaut de Sébastopol." Et ces soldats, remarque Vanson, ne sont là, pour la plupart, que par le fait du sort, n'ont de chance d'obtenir une récompense qu'en laissant à la Crimée une jambe ou un bras. Ils ne reverront leurs foyers qu'un bout de leurs sept ans, riches en souvenirs et sans doute aussi en rhumatismes. Les Anglais ont de bonnes baraquettes : pas une de celles qui sont parties de France n'est encore arrivée vers le milieu de février. Les Anglais se battent admirablement ; ils sont "braves jusqu'à l'absurde," mais ils reculent à tout ce qui est orléanais.

Nos rotules petites paysannes se retrouvent dans leur sphère quand il s'agit d'aller très loin faire des fagots pour chauffer la marmite. Ici disparaît tout ce qui est convention et étiquette militaire. Au péril, tous les jours et partout présent, répond le sentiment habituel du sacrifice. "L'absence de bénéfice incalculable, suivant moi — écrit le jeune aide de camp — l'idée de devoir accomplir uniquement parce qu'il est le devoir, en même temps que l'apparent hasard des blessures reçues dans la tranchée, ou le projectile qui vous tue n'est pas adressé plutôt à vous qu'à un autre, fait croire à la Providence jusqu'à fatalisme."

Vanson, le lecteur doit s'en douter, fut profondément chrétien. Son frère, éducateur distingué et directeur d'une grande école, était prêtre. Tous deux sont morts. C'est pourquoi, au temps de liberté religieuse que nous traversons, le général n'a pas lieu à redouter de mon in discrète révélation.

Le ministre du commerce et de l'industrie, des postes et télégraphes a décidé que les épreuves du concours d'admission à l'Ecole centrale des arts et manufactures commenceront le 13 juin. La clôture du registre d'inscription aura lieu le 20 mai 1905.

Une nouvelle étoile.

Mme Sarah Bernhardt adresse à M. Arthur Meyer la lettre suivante, pour annoncer une nouvelle étoile qui se lève à l'horizon :

Mon cher Meyer, Vous qui êtes le porte-drapeau des belles et nobles impulsions, permettez-moi d'embrancher la trompette de votre journal. Laissez-moi faire la parade et battre le tambour pour arrêter le passant oisif, indolent, porter ses pas ; en le passant réveillé, assoupi d'idéal. Qu'ils écoutent mon petit boniment.

Il y a deux ans, je me promettais dans une admirable et sainte forêt des environs de Stockholm ; j'étais avec une jeune femme de mes amies ; nous n'allions pas parler ; à peine respirer, tant était étonnant le silence qui nous enveloppait. Les étoiles avaient linéé sous nos pieds d'épais tapis de mousse chevelue, piqués par les aiguilles tombées des branches de sapins. Nous nous arrêlâmes à quelques pas d'un petit étroit étendu à plat ventre ; c'était une femme qui peignait avec un ardent vertigineux un coucher de soleil à travers les noirs sapins. Le soleil était si bas, si bas, qu'il allait disparaître derrière l'horizon. Nous ne bougeâmes pas, comprenant la ferveur de l'artiste qui bûlait de son couteau, de son doigt, de son phospha, le soleil d'or qui s'enfuyait ; encore que leur et leur disparait.

La jeune femme se releva d'un bond. "Ah ! merci — me dit-elle — de n'avoir ni parlé ni bougé." Elle était blonde comme un oiseau de lune avec une flamme bleue dans ses yeux gris. Vibrante, ardente, elle me raconta sa vie à bas, dans l'extrême Nord, aux îles Lofoten. En arrivant dans ce pays vers lequel j'étais attiré par je ne sais quelle étrange et irrésistible poussée de tout mon être, je me sentis de suite dans mon premier barreau, celui de ma première incarnation peut-être. Je reconnus tout.

Ce pays farouche, inhospitalier, était le mien. C'est dans une de ces cabanes de pêcheurs, misérable hutte bâtie au fond des fjords, c'est là que j'étais née ; et je le vivais toutes ; je le reconnaissais toutes, elles sont telles qu'elles furent aux temps préhistoriques ; ce sont les mêmes hommes reconnaissables ; les mêmes chefs de motettes repoussés, les mêmes moines renaissants ; et c'est le même calme grandiose et pesant.

Deux jours après mon arrivée, la tempête éclata formidable ; la mer bouillonnait, écumeuse, se précipitait avec des rugissements contre les rocs énormes qui la bravaient depuis la création du monde. La mer envenimée se précipitait en une seconde les plus hautes, les humbles cabanes, toutes la terre ; et je reconnaissais tout ce branle-bas de la nature. J'avais vécu là. J'avais aimé cela ; et je l'aimais à nouveau d'une passion absolue que je sentais devoir être éternelle.

C'est cette nature-là que je voulais peindre. Ce sont ces phénomènes admirables que je voulais fixer du mieux qu'il me serait possible ; et j'ai fait bâtir sur un pic, en plein océan, mon atelier. Ma petite baraque à voile, baraque des Vikings, que les éléments n'ont pas changée, est amarrée aux pieds du pic ; et je vis là des mois, bloquée parfois pendant deux ou trois jours sous la neige.

J'ai essayé de fixer mes rêves. Je vais vous les montrer. Ma voiture, dans laquelle elle avait pris place, s'était arrêtée au seuil de sa jolie maison de Stockholm. J'étais curieuse de voir l'œuvre de la jeune femme. Mais ma curiosité se changea en respectueuse admiration, car son œuvre est belle et pathétique, pleine surprises et d'adresses ; et j'ai voulu que mes chers Parisiens voient l'œuvre de cette femme. — Elle a eu confiance en moi. — Elle est venue. — Ayez confiance en moi, mon cher Parisien ! — Allez voir l'œuvre d'Anna Boberg à la Galerie des artistes modernes ! Je vous ai présenté, il y a sept ans, la grande comédienne italienne Eleonora Duse, et vous m'en avez été reconnaissant. Je vous présente aujourd'hui la grande artiste scandinave. Accordez lui votre attention. Et merci, merci, mon cher Paris ! Merci, mon cher Meyer.

SARAH BERNHARDT. Comme pour Mme Duse, Mme

Sarah Bernhardt sera bonne prophétesse pour Mme Anna Boberg, et le patronage de la grande artiste assure à la nouvelle étoile toute la sympathie des Parisiens.

A St-Petersbourg.

St-Petersbourg, 15 avril, 2 heures 37 de l'après-midi. — L'amirauté n'a reçu aucune dépêche aujourd'hui sur la marche de l'escadre russe, mais dans les cercles maritimes on est persuadé qu'elle poursuit sa route vers le détroit de Formose et que Rojstvensky se prépare à livrer le combat quand il rencontrera Togo.

Quelques journaux, en particulier le "Novos Vremya", manifestent une profonde irritation de l'empressement apporté par les navires de guerre anglais pour dévoter la marche de l'escadre russe. Le "Novos Vremya" déclare que les navires de toutes les nations, observent une stricte neutralité, "excepté cependant les navires anglais."

Ce journal rapporte en particulier que le croiseur anglais "Iphigénie" a transmis, au moyen de la télégraphie sans fil, le fait qu'il avait croisé l'escadre russe à 149 milles de Saigon, fait qui naturellement avait une grande importance pour les Japonais puisque Rojstvensky avait réussi à éviter leurs éclaireurs. Le "Novos Vremya" ajoute :

Qu'un navire de commerce, en arrivant dans un port, annonce que sur sa route il a rencontré des navires de guerre, personne ne songera à le blesser d'un fait qui n'a rien que de très naturel, ces renseignements du reste ne peuvent avoir qu'une importance relative, car alors la nouvelle est plus ou moins vieille et dans l'intervalle une escadre peut avoir changé le cours de sa route.

Par contre, l'acte d'un navire de guerre neutre qui au moyen de la télégraphie sans fil transmet aux stations de la côte la position d'une escadre, peut être considéré comme un acte anti-amical. "Ce n'est du reste pas la première fois que les Anglais avertissent leurs amis. Pendant la guerre sino-japonaise, les Anglais étaient alors en faveur de la Chine, un croiseur anglais en arrivant à Wei Hai Wei ou était mouillée une escadre chinoise, avertit l'amiral chinois de la présence d'une flotte japonaise en tirant un coup de canon. "Cet incident se passait de nuit et il n'est pas de coutume dans la marine de tirer des bordées de salut dans l'obscurité."

Comment Rojstvensky a joué les Japonais. Londres, 15 avril. — On a reçu aujourd'hui à Londres un télégramme de Singapour annonçant que le vapeur "Marmora" de la compagnie Péninsulaire et Orientale, a aperçu, le 3 avril, par 5 degrés de latitude sud et 92 degrés de longitude est, une escadre de cuirasses russes paraissant se diriger directement sur le détroit de la Sonde.

Le "Marmora" qui se rendait de Sydney, Nouvelle Galles du Sud, à Londres, avait rapporté cette rencontre au commencement d'avril à Colombo. Il de Ceylan. Il est probable que la nouvelle est parvenue seulement hier à Singapour par des navires se rendant en Orient.

Cette dépêche offre un certain intérêt en ce qu'elle donne le point exact où se trouvait, le 3 avril, l'escadre russe. Rojstvensky en se dirigeant à l'est de Madagascar a voulu créer l'impression que son but était de passer le détroit de la Sonde.

Il a de ce fait réussi à tromper les Japonais, ce qui lui a permis de passer le détroit de Malacca en toute sûreté. Préparatifs des Japonais. Gunshu Pass, Mandchourie, 15 avril. — Le mouvement tournant des Japonais auquel on s'attendait n'a pas eu lieu, mais il est donné à entendre que les préparatifs se font à cet effet.

Des renforts, des vivres et des munitions arrivent de New Chwang. Les avant-postes japonais s'étendent à trente milles de chaque côté de la route. Mort du Gén. Palmer. Albany, N. Y., 15 avril. — Le Gén. John Palmer, ancien commandant en chef de la G. A. R. est mort à sa résidence en cette ville aujourd'hui.

Explosion d'un canon. Washington, 15 avril. — Un télégramme du chef de l'état-major de l'escadre Nord Atlantique reçu au ministère de la marine aujourd'hui annonce que la bouche d'un des canons de huit pouces de l'Iowa s'est éclatée hier pendant l'exercice du tir. Personne n'a été blessé.